

Barabas partit. Leroy avait allumé sa pipe et fumait silencieusement à la fenêtre en tabatière qui prenait jour sur les toits et la forêt de cheminées des alentours.

—Voyons, explique-toi ? Qu'est-ce que c'est ?

Elle rangeait les assiettes et les verres.

Alors, tout en travaillant et pendant qu'il fumait, elle lui fit le récit des relations d'amitié qui existaient entre Barabas et Lafistole et lui dit quel était le dépôt confié par Lafistole à son mari.

L'autre, en bon chien de chasse, dressait l'oreille.

—Ah ! ah ! dit-il, c'est très grave, ce que tu viens de me raconter là, et c'est fort intéressant, ma foi.

—N'est-ce pas ? Avec un secret pareil, il y a de l'argent à gagner !

—Comment cela ?

—Dame ! ça se vend, les secrets . . .

Leroy regarda sa sœur avec surprise.

Il ne répliqua pas tout de suite. Sa pipe s'étant éteinte, il la rebourra, très lent, très minutieux et très calme.

Victor Leroy était un homme de taille moyenne, sec et nerveux, portant les cheveux ras, on l'eût dit presque chauve, la moustache et la barbe en fer à cheval.

Il avait les yeux petits, le regard droit et dur.

L'aspect d'un vieux soldat et d'un honnête homme.

—Alors, dit-il, tu crois, ma sœur, que l'on pourrait se faire avec cela une petite fortune ?

—J'en suis bien certaine.

—Mais as-tu réfléchi ? ça ne serait pas très honnête.

—Où donc serait le mal ? fit-elle en se regimant.

—Ce secret n'est pas le nôtre. Donc nous ne pouvons en profiter et surtout trafiquer de lui.

—En voilà des scrupules. Je ne te savais pas si sot.

—Si tu as des arguments pour me convaincre, fais-les valoir.

—Des arguments ! Des arguments ! Écoute-moi bien, Victor. Nous voilà vieux, mon mari et moi. Nous avons quatre sous d'économie, et ces quatre sous, Barabas les destine à Henri pour le jour où il sera officier. Il ne nous restera pas un liard. Que Barabas soit malade, alors. C'est la misère noire. Plus de piston à l'Élysée-Montmartre. Plus d'appointements à l'étude Chavarot. Tandis que si nous avions une petite fortune, Barabas pourrait se reposer tout de suite, le pauvre cher homme. Il aura assez trimé pendant son existence. Et toi, Victor, tu pourrais prendre ta retraite à la Préfecture. Tu es encore jeune et vigoureux, tu n'es pas déplaisant. Tu te marierais et tu irais vivre, très tranquille, de tes rentes, dans un petit coin, sur le bord d'une rivière, d'une rivière à truites, tu sais ? Toi qui aimais tant cette pêche-là quand tu étais gamin.

Elle essayait de le prendre par son faible.

—Tout ce que tu dis est vrai, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que je ne pourrais pas m'empêcher de rougir en pensant au moyen honteux qui m'aurait fait gagner cette fortune.

—L'argent n'a pas d'odeur. Je ne connais que ça moi.

—Enfin, je refuse.

—C'est ton dernier mot ?

—Oui.

Elle grommela entre ses dents, avec un regard irrité à l'adresse de son frère :

—Imbécile !

Il fit semblant de ne pas entendre.

Sa pipe était éteinte. Il partit.

Les raisonnements de son frère n'avait fait aucune impression sur l'esprit de la vieille femme. Elle restait convaincue qu'il y avait là une fortune à gagner, mais si elle était assez peu scrupuleuse pour avoir eu l'idée, elle ne se sentait pas assez de hardiesse pour l'exécution.

—Victor réfléchira, se disait-elle.

Et de fait, elle crut, en effet, qu'il avait réfléchi quand elle le vit arriver un soir, à l'heure du dîner, selon son habitude.

Barabas était un peu fatigué depuis quelques jours.

Un instant, il avait hésité s'il se rendrait au bal, mais il était courageux. Il partit malgré tout, sa boîte à piston à la main.

Il avait à peine fermé la porte, à peine n'entendait-on plus ses pas alourdis dans l'escalier, que la mère Barabas s'approchait de lui, en clignant de l'œil et lui disait :

—Eh bien, je parie que tu as changé d'avis ?

Victor Leroy alluma sa pipe.

—Peut-être bien, dit-il, avec son calme imperturbable et s'enveloppant d'un nuage de fumée.

Elle prit une chaise et vint s'asseoir près de lui.

—Alors, causons, veux-tu ?

—C'est inutile.

—Pourquoi ? Tu as un projet ?

—Je ne puis pas causer tant que je ne connaîtrai pas ces papiers.

—C'est juste, Je t'en ai parlé, mais il faut que tu les lises.

Elle s'en alla vers l'armoire, ouvrit le tiroir, souleva un tas de serviettes, de chemises, de draps, et retira le coffret.

Une minute après, le dossier Bastien s'épandait devant l'agent de police.

Et sans doute ce dossier l'intéressa vivement, car il en laissa éteindre sa pipe.

Et il n'avait pas fini que, tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement, les faisant sursauter tous les deux et pâlir comme s'ils étaient pris en flagrant délit d'un crime.

Barabas rentrait inopinément.

Il avait essayé sa partie à l'orchestre de l'Élysée, mais, souffrant davantage, il avait demandé la permission de se retirer.

Et il était là, sa boîte à piston à la main.

Il était là, blême, irrité et silencieux, tant son émotion était forte, car, du premier coup d'œil, il avait reconnu le coffret de Lafistole, — et ces papiers éparpillés devant sa femme et devant son beau-frère ne pouvaient être que les papiers qu'il avait respectés, et qui renfermaient le secret redoutable, dont avait parlé le caissier.

Son piston s'échappa de ses mains tremblantes.

—Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien, ma femme, ce que tu as fait là ! . . . Tu ne devais pas . . . C'était promis . . . C'était juré. Mais la mère Barabas, déjà remise, haussait les épaules.

—Nous n'avons pas de secret pour Victor.

—Je croyais Victor un honnête homme . . . Il paraît que je me trompais . . .

Un peu décontenancé, l'agent ne répondit pas.

En priant sa sœur de lui communiquer les papiers, Victor n'avait eu d'autre idée que celle de suivre une piste possible ; il avait étudié le meurtre de Lafistole ; il savait que Séverac était mort avant d'avoir pu se défendre ; il flairait en tout cela du mystère, et, en bon chien de chasse, il n'abandonnait pas la piste.

Ce qui l'avait étonné, surtout, c'était de trouver ces papiers entre les mains de l'ancien clerc de Me Chavarot.

La première idée qui lui vint, ce fut que Lafistole les avait volés et qu'il avait eu l'intention de s'en servir contre la famille d'Hautefort.

La mère Barabas n'était venue qu'en second dans son intention de chantage.

Lancé sur une pareille route, l'agent se flattait de ne pas être longtemps sans découvrir la vérité.

Barabas s'approcha de la table, ramassa les papiers du dossier Bastien avec autant de soin que s'il se fût agi de billets de banque, les remit dans le coffret et emporta celui-ci dans sa chambre.

Puis il revint :

—Victor, dit-il, puis-je compter sur ta discrétion ?

L'agent de police hésita, puis ce fut résolument qu'il dit :

—Oui, aussi longtemps que je croirai que ce secret ne peut m'être utile dans l'affaire Lafistole ! — Non, dès que j'aurai acquis la conviction que dans la mort de ton ami ces papiers ont joué leur rôle . . . — Et je te délieraï peut-être de ta promesse et de ton amitié, toi, mon vieux Barabas, le jour où je te prouverai que Lafistole était un simple canaille.

Barabas sursauta,

Attaquer Lafistole devant Barabas, c'était s'en prendre à Barabas lui-même.

Cependant, il ne répondit rien.

Il alla s'enfermer dans sa chambre.

Il avait ramassé sa boîte à piston et l'emportait avec lui.

Leroy sortit presque aussitôt.

La mère Barabas le reconduisit sur le palier.

—Qu'est-ce que tu comptes faire ? Ça vaut près de cent mille francs, un secret pareil.

—Je n'ai jamais voulu m'enrichir en vendant ce secret, dit-il tranquillement.

—Alors, pourquoi m'as-tu laissé croire ? Pourquoi as-tu voulu lire ces papiers, fit-elle furieuse.

—Pour en rendre compte à mes chefs, simplement.

Il descendait l'escalier.

—Ah ! filou, dit-elle, en lui montrant le poing, tu veux faire l'affaire sans moi. Voilà la vérité.

Elle dégringola les marches, le poing tendu.

Mais il allait plus vite qu'elle. Elle s'arrêta essouffée et cria, d'une voix assourdie par sa rage de colère :

—Je te défends de jamais mettre les pieds ici, tu m'entends ?

Il n'entendit peut-être pas, car elle ne reçut aucune réponse.

Que faisait Barabas ?

Il avait fermé à clé la porte de sa chambre, afin d'être sûr que sa femme ne le dérangerait pas, et il avait laissé la clé dans la serrure, pour éviter toute curiosité de la mère Barabas.

Il cherchait maintenant où il pourrait cacher le dossier Bastien assez adroitement pour que ni sa femme, ni Victor ne le trouvassent, dans le cas où l'un des deux voudrait s'en emparer.

Son imagination trottait, trottait.